



Institut Ricci
Centre d'études chinoises

GAN Yang 甘阳 (université Sun Yatsen),
LIU Xiaofeng 刘小枫 (université du Peuple et Sun Yatsen).

L'Université de Pékin : statut culturel et subversion interne
- *il faut abandonner le projet de la « Yenching Academy » -*

Paru dans : "Nouvelles économiques du XXIe siècle" 21 世纪经济报道, 24 juillet 2014.

Traduction : Michel Masson

Pour nous autres qui, pendant les glorieuses années 80, passions des jours insouciantes à l'Université de Pékin (Beida) celle-ci était la meilleure université du monde. Par la suite, nous sommes allés dans de célèbres universités d'Europe et des Etats Unis, mais au mieux nous estimions qu'elles étaient aussi bien que Beida, sans jamais avoir l'idée que Beida puisse être inférieure à d'autres universités. Beida, c'était Beida ; elle ne pouvait être évaluée qu'en ses propres termes, en fonction de son rôle culturel dans notre civilisation. Vouloir la comparer et l'évaluer à l'aide de critères extérieurs, c'était simplement porter atteinte à la noblesse et à l'esprit de Beida.

I. « Angliciser Beida » ?

Mais, après notre retour au pays, nous n'avons cessé de réaliser à notre grande confusion que l'université où nous avons étudié n'était même pas une institution de troisième catégorie. Encore plus choquant était la découverte que ceux qui estimaient que l'état délabré de Beida nécessitait un traitement de choc, n'étaient autres que les administrateurs de l'université. Autre découverte : le

diagnostic de ces administrateurs se ramenait à un point : Beida reste une université vieux-jeu où la langue parlée et écrite est encore le chinois ! Comment cela est-il possible ? Comment une université qui n'est pas de langue anglaise peut-elle être parmi les meilleures du monde ? Depuis la réforme en 2003 dans la manière de nommer les professeurs jusqu'à la « Yenching Academy »¹ de 2014, c'est la même conception et le même objectif : l'anglais ! L'anglais ! L'anglais ! Une décision dure comme fer de transformer à fond Beida en une université de langue anglaise – condition nécessaire pour qu'elle puisse être branchée sur l'international et contester à l'université de Singapour et à l'université de Hong Kong la première place en Asie. (Ne voyez-vous pas que ces deux universités de langue anglaise sont considérées en Occident comme la première et la seconde institutions d'Asie ? Ne voyez-vous pas que Beida avec son chinois ne peut se comparer à ces deux universités de langue anglaise ? Ne voyez-vous pas que c'est maintenant l'heure de l'internationalisation académique et donc de l'anglais : comment s'en sortir sans passer à l'anglais ?).

Faire de Beida une université de langue anglaise n'est pas une petite affaire ! Le principal obstacle est évidemment tout d'abord la faculté, car la majorité des enseignants ne parlent que le chinois. Aussi en 2003 la réforme de Beida fut entièrement consacrée au mode de recrutement des enseignants : l'objectif était d'injecter du sang neuf, dans l'espoir qu'un système rigoureux allait rapidement faire que les professeurs parlent et écrivent l'anglais. Les autorités affirmaient crûment : « Beida a des étudiants de première catégorie, mais des enseignants de seconde catégorie, car ils ne parlent ni n'écrivent l'anglais, car ils restent à l'écart du reste du monde ! Mais, comme cette réforme de 2003 n'a pas été une réussite, elle a fini en queue de poisson (voir l'article en 2003 de Gan Yang « La réforme de Beida en question », reproduit dans son *Civilisation, nation, université*, Sanlian, 2012). Aujourd'hui en 2014, la réforme de Beida a tenu compte des leçons de 2003 : il faut mieux contourner l'obstacle que de l'attaquer de front et donc on ouvre la porte de cette université vieux-jeu en commençant par établir, à l'intérieur de Beida, une académie de prestige qui se pavane avec arrogance au milieu du campus au nom de « l'anglais » ! Et cette académie de langue anglaise aura même une résidence d'étudiants qui sera aussi de langue anglaise ! L'ensemble de la réforme tient donc en un seul mot « l'anglais » et les autorités de Beida ne savent ce que devrait faire l'université sinon remplacer le chinois par l'anglais. Avec leur anglais, cette académie et cette résidence d'étudiants en plein milieu de Beida ressemblent aux « concessions étrangères » d'autrefois à Shanghai et à Tianjin : cette réforme a décidément beaucoup d'imagination ! Prendre le modèle d'une concession étrangère comme premier pas en vue d'une université anglicisée, c'est dire que la réforme ne va pas de soi !

Eh bien tant pis, cette réforme de 2014 a déjà suscité une levée de bouclier bien supérieure à celle de 2003 et particulièrement de la part des étudiants. Pourquoi ? Parce que cette institution se pavane au milieu du campus envoie un message très clair : non seulement les professeurs, mais les étudiants de Beida aussi sont de seconde catégorie ! Seuls les étudiants de luxe de la « concession » sont de première catégorie : venant tous des « grandes universités du monde » et bredouillant leur anglais, ils sont tout différents de ces pauvres étudiants qui en restent

¹ « Yenching » 燕京 (pinyin : Yanjing), nom ancien de Pékin. Avant 1949, il y avait à Pékin l'université missionnaire Yenching, ainsi que le Harvard-Yenching Institute, célèbre pour ses Index de grands textes de la tradition chinoise ; il a été transféré à Harvard en 1950.

au chinois. A l'intérieur de la « concession » ce sera un autre monde, une autre valeur : on y parlera anglais, la langue internationale et aussi langue académique internationale, symbole de la « civilisation » et du « progrès ». En dehors de la « concession », on parlera chinois, langue qui, elle, n'est pas internationale et n'est pas la langue académique universelle, mais symbole d'un monde « barbare et arriéré ». Autrement dit, avec « le Beida anglicisé de la concession » l'université sera déjà branchée sur le monde et préfigurera une « université de première catégorie », tandis que le reste de Beida avec son chinois représentera un passé désuet qu'il s'agit d'éliminer de fond en comble. Pour les autorités de Beida leur « grande tâche » est, à partir de ce « Beida anglicisé de la concession », de progressivement réformer et totalement éliminer tout ce qui sera, en dehors de la concession, de langue chinoise : seule une université totalement de langue anglaise fera que Beida soit vraiment « une université de première catégorie dans le monde. » C'est ainsi aussi que l'instauration d'un programme de maîtrise en une année devient le projet le plus important dans la stratégie de l'université : cette maîtrise en un an est une réforme capitale de ce début de siècle, il y va de la destinée et de l'avenir de Beida, il y va même de la réalisation du Rêve chinois !

Pourquoi cette maîtrise d'un an a-t-elle une telle importance pour Beida et pourquoi lui accorder une telle mission historique ? Beida est loin d'être prête à s'en expliquer clairement. Comme l'objectif ultime de « L'Académie de la concession » est de remplacer à Beida le chinois par l'anglais, les officiels de l'université ne peuvent le dire ; ils peuvent seulement passer à l'acte. Mais, qu'on soit favorable ou opposé à cette réforme, tout le monde voit très bien toute la manigance. Ainsi, un diplômé de cette année en relations internationales y est allé (sous son propre nom) d'un article dans le Web : « Pour beaucoup à Beida cette affaire est très claire, mais ils ne disent mot pour ne heurter personne. Moi, comme j'ai quitté l'université, je prends la parole. Il n'y a pas de réformes sans larmes ; si Beida veut s'ouvrir au monde international et devenir un centre de recherche de première catégorie, il est évident qu'elle doit éliminer ceux qui sont incapables de faire des recherches en utilisant l'anglais. » Mais, cet étudiant, qui ainsi défend les autorités de l'université, cite l'exemple de M. Xin Deyong (辛德勇) ; tout en reconnaissant que cet enseignant « est considéré comme la conscience de Beida », il ajoute « mais au vu de son C.V. académique, il doit lui être très difficile d'être à même de dialoguer en anglais avec ses collègues étrangers, et il risque fort d'être ainsi victime de la réforme à Beida. »

II. Dans la concession étrangère, une académie de langue anglaise ?

Au nom de l'anglais rabaisser les enseignants de Beida, et ses étudiants, et l'université elle-même : telle a été en gros la ligne des réformes à Beida de 2003 à 2014. Cette impulsion incontrôlable de l'anglais ou de l'auto-colonisation n'a cessé de rabaisser l'identité de Beida pour finalement se concrétiser dans une « Académie de langue anglaise », une concession étrangère se pavanant au-dessus de l'ensemble de l'université. La relation entre la « concession » et le reste de l'université, illustre parfaitement l'assujettissement d'une « université en Chine » au nom de l'équation « internationalisation = anglais », ainsi que l'auto-aliénation et l'auto-défiguration de Beida. Il est navrant de voir les dirigeants de l'université non seulement accepter sans objection cet assujettissement, mais aussi de courir après à qui mieux mieux, sans aucun scrupule à

dégrader ainsi Beida. A leurs yeux, l'anglais et l'internationalisation, c'est tout un : toute université où la langue d'enseignement est l'anglais l'emporte sur Beida. Et parce que l'anglais et le travail académique c'est tout un, il va de soi que dans la concession Yenching une Maîtrise en un an est bien suffisante ! Pour les dirigeants de l'université il va de soi que les étudiants de cette Académie anglophone viendront de grandes institutions étrangères et que leur niveau sera bien supérieur à celui des étudiants de Beida ; leur Maîtrise en un an d'« Etudes chinoises en anglais » dépassera bien sûr de loin la Maîtrise de trois ans et même le doctorat en quatre ans de l'université et, bien sûr, ils auront droit à des bourses bien supérieures à celles des autres étudiants, voire au salaire des maîtres de conférence ! Il faut savoir que « l'Académie de la concession » parle la langue académique internationale : comment pourrait-on la comparer au chinois qui, lui, n'est ni international, ni académique ? Qu'importe vos trois ans de Maîtrise ou vos quatre ans de Doctorat à Beida : vous pourriez étudier et écrire encore plus, ce sera toujours du chinois, et non de l'anglais ! Seul l'anglais est académique, seul l'anglais réfléchit, seul l'anglais produit des élites et même des dirigeants ! Sans anglais, rien n'est possible ! A partir de maintenant le super atout de Beida sera cette « Maîtrise en un an d'études chinoises en anglais » à l'Académie de la concession ; comme le formule la notice des autorités de Beida dans le *Quotidien du Peuple*, les détenteurs de cette Maîtrise représenteront tous les efforts de l'université pour « utiliser les Etudes chinoises en vue d'articuler l'identité culturelle de la Chine » et, par la suite, c'est ainsi que se réalisera le Rêve Chinois.

Jusqu'à présent, les autorités de Beida n'ont pas parlé des qualifications et conditions d'admission des « étudiants de la concession » outre l'anglais. Par exemple, exigera-t-on certaines réalisations ou contributions notables, notamment en participant à des activités qui promeuvent la justice ou l'égalité dans le monde ? Exigera-t-on qu'ils aient déjà suivi des cours sur la Chine et avec quel succès, et au moins qu'ils aient lu en traduction anglaise certains grands textes chinois, avec examen à la clef ? Les autorités de Beida n'ont pas encore pensé à ces questions, de même qu'elles n'ont même pas osé mentionner si les « étudiants de la concession » devraient au moins passer un examen de chinois élémentaire. En effet, pour les autorités, comment peut-on requérir l'étude du chinois de gens qui par leur seule venue à Beida vont faire un grand honneur à l'université, par exemple la fille d'Obama, le fils d'Un Tel, le petit-fils ou le gendre de je ne sais pas qui... : s'ils consentent à venir, quel honneur pour nous autres à Beida ! Le cours évidemment ne peut durer qu'une année, car il n'est pas faisable de leur demander de venir étudier pendant trois ans : qui viendrait alors ? Après tout Beida est une université vieux-jeu qui cherche à faire venir les gens, et l'important est de bien les accueillir : il leur faut une résidence cinq étoiles ! Beida s'écrase devant ces étudiants virtuels de la concession étrangère : exigences minimum, traitement maximum... Quelle dégringolade pour l'université !

III. Etudes chinoises en anglais ?

Ce qui est inconcevable, c'est qu'après avoir essuyé, à Beida et à l'extérieur, une opposition générale à leur « projet de concession étrangère », les autorités de l'université se soient mises à faire des discours sur leur « responsabilité » en la matière et même sur « le Rêve chinois ». A vrai dire, si la direction de Beida n'avait pas embouché cette trompette, nous n'avions aucune raison d'intervenir. Si ces autorités avaient tout honnêtement dit que c'était un attrape-nigaud, un truc

pour se faire un peu d'argent, tout en donnant dans l'international, il n'y aurait pas eu de souci, et voilà ! Et puis même si l'idée était de permettre à la fille d'Obama de venir s'ébattre une année à Beida ou encore d'offrir un bout de papier sans valeur aux enfants de célébrités politiques étrangères, nous aurions laissé passer. Mais quand les autorités de Beida dans le *Quotidien du Peuple* qualifient cette affaire de « la grande tâche d'une grande université », proclament pompeusement en toutes lettres que Beida « utilise les Etudes chinoises en vue d'articuler l'identité culturelle de la Chine » et se félicitent que cette « Académie de langue anglaise » soit là « pour redonner vie au Rêve chinois », nous ne savons s'il faut en rire ou en pleurer : n'est-ce pas là prendre les Chinois pour des idiots ?

Question : un programme de maîtrise en un an, est-ce là la grande tâche d'une grande université ? Parce que c'est en anglais ? Parce qu'on veut seulement se mettre au service des gros bonnets à l'étranger ? Comment peut-on à ce point manquer de dignité quand on prend la parole au nom de Beida ? Une grande université peut-elle se spécialiser dans une formation accélérée dénuée de toute valeur académique ? Cette « grande tâche » se résume-t-elle à inciter les enfants des gros bonnets à venir suivre une formation accélérée ? Faire la cour à tout ce beau monde, est-ce là ce qu'il y a de plus important à faire afin que Beida devienne une université de première catégorie dans le monde ? Est-ce que tout cela tient la route ?

En réalité, les propos adressés par les dirigeants de Beida à tout le peuple chinois dans le *Quotidien du Peuple* ne sont pas exacts. Ils devraient dire que leur idée est d' « utiliser les Etudes chinoises en anglais en vue d'articuler l'identité culturelle de la Chine », d'utiliser « une Académie de langue anglaise » pour « donner vie au Rêve chinois ». En vérité, l'incohérence de ce galimatias saute alors aux yeux. Qu'est-ce que cette « identité culturelle de la Chine » ? Et comment une université qui méprise le chinois et vénère l'anglais peut-elle représenter l'identité culturelle de la Chine ? Il faut vraiment n'avoir aucune conscience de ce que peut être cette identité pour avoir l'idée de « utiliser l'anglais en vue d'articuler cette dernière » ! Une formation accélérée d'une année en « Etudes chinoises en anglais » peut-elle contribuer à cette identité culturelle ? A l'étranger on rigole déjà d'un détenteur d'une « Maîtrise d'études chinoises en anglais » qui ne peut lire ni parler un mot de chinois ; comment pourrait-il s'identifier à « l'identité culturelle de la Chine » ? Or, les autorités de Beida semblent en être convaincues : les 65 fils à papa recrutés à l'étranger auront seulement à suivre une formation accélérée d'un an en « Etudes chinoises en anglais », sans avoir besoin d'étudier le chinois et ainsi cette jeunesse dorée internationale deviendra en un rien de temps le meilleur témoin au monde de l'identité culturelle de la Chine. Citons les autorités de Beida : ces détenteurs de la Maîtrise en un an et sans chinois « comprendront vraiment la Chine et auront pour elle un amour passionné, et ils pourront sur la scène mondiale faire entendre haut et clair la voix de la Chine ». Beida ne craint-elle pas de devenir la risée du monde entier ?

Question : qu'est-ce au fond que cette « Maîtrise d'études chinoises en anglais » ? Partout ailleurs dans le monde, toute « Maîtrise d'études chinoises » requiert, au moins pour la forme, un peu de chinois ; il n'y a qu'à Beida, en Chine, que le chinois n'est pas nécessaire. Et, encore plus étonnant, les autorités de l'université soulignent que ces « études chinoises en anglais » à Beida seront différentes des études analogues « en Occident » ; ce ne sera pas une imitation non critique des recherches sur la Chine et de la sinologie occidentales ; ce seront « des études chinoises en

anglais, mais sur le sol chinois, non en Occident » et dont l'objectif est de « redonner vie au Rêve chinois ». Mais, je vous le demande, pourquoi ce Rêve chinois nécessite-t-il des « Etudes chinoises en anglais », au lieu tout simplement d'études chinoises en chinois » ? Serait-ce que seul l'anglais peut sauver la Chine et exprimer l'identité culturelle de la Chine ?

(...)

IV. *Le statut culturel de Beida une fois passée à l'anglais*

« L'anglais est la seule langue internationale, la seule langue académique » : cette « honte du chinois » et cette « idolâtrie de l'anglais » sont apparemment devenues comme la religion des autorités de Beida (on entend dire que selon les dernières directives, tout dossier pour un poste à Beida doit être examiné par huit référents hors de Chine ; en d'autres termes, pour être à Beida il faut écrire l'anglais). Ce complexe endémique d'infériorité linguistique et culturelle, cette profonde autodépréciation culturelle est réellement devenue le mal chronique qui fait obstacle au développement créatif de la pensée, de la recherche et de la culture chinoises. Apparemment les autorités de Beida ne réalisent pas qu'en dernière analyse cette créativité requiert l'usage du chinois, ni même que l'identité culturelle de la Chine est évidemment d'abord en langue chinoise et que c'est pure imagination que vouloir « articuler cette identité dans des études chinoises en anglais » ! Et le pire est que ces autorités ne réalisent pas ce qu'est Beida et ce qu'elle n'est pas. Ils ne se sont jamais demandé ce qu'il resterait de Beida le jour où elle serait une université de langue anglaise.

A nos yeux, la réforme des universités de Chine jusqu'à présent demande une sérieuse réflexion. A l'heure de l'internationalisation des universités, comment doivent se positionner nos universités et tout particulièrement Beida ? Tout le monde comprend l'importance de l'internationalisation, mais si celle-ci consiste à produire de l'anglais en série et que dans les domaines littéraires ou les sciences sociales l'anglais vienne détrôner le chinois, le résultat sera désastreux pour l'université et la recherche en Chine. Ici, il faut souligner la différence fondamentale entre les lettres ou les sciences sociales et les matières scientifiques : pour ce qui est de ces dernières peu importe le passage à l'anglais, car leur langue de base n'est pas celle d'une culture historique ; c'est la langue mathématique, qui peut s'exprimer indifféremment en anglais ou en chinois. Il n'en va pas de même dans les lettres ou les sciences humaines : là, le chinois et l'anglais incarnent des cultures historiques extrêmement différentes et, donc, une anglicisation totale de Beida serait un suicide pour l'université et aussi pour la civilisation chinoise ! Nous n'exagérons rien : pour une civilisation dotée d'une telle tradition historique cesser de penser et d'écrire en sa propre langue maternelle, c'est signer sa propre mort. Quand dans la meilleure université d'un pays la réflexion et la recherche ne s'expriment plus dans la langue et l'écriture nationales, il est clair que ce pays n'a pas de tradition académique indépendante et autonome et donc n'est en rien un grand foyer de civilisation.

Cette insistance sur la langue maternelle et l'indépendance académique, n'implique en rien un chauvinisme orgueilleux ou une xénophobie culturelle. Au contraire, tout en prisant la valeur irremplaçable du chinois, nous avons une haute estime pour ces autres langues et leur culture que sont le grec ancien, le latin et l'anglais, l'allemand ou le français ; depuis trente années, notre propre recherche a porté sur la pensée occidentale, de l'antiquité grecque et romaine jusqu'à

l'époque contemporaine, et nous nous sommes évertués à enrichir notre propre discours des fleurons de la civilisation occidentale. Mais aussi, nous avons toujours souligné que l'intellectuel chinois qui étudie la pensée occidentale fait partie de la communauté académique en langue chinoise, et que son objectif est le développement de la pensée et de la culture chinoises. La véritable ouverture internationale et la véritable mission de nos intellectuels, surtout dans les sciences humaines, est d'intégrer en profondeur les ressources intellectuelles chinoises et occidentales dans des travaux en langue chinoise et ainsi enrichir notre réflexion et notre culture. Il ne s'agit en rien de faire le perroquet et de publier en anglais des travaux sans la moindre valeur, et encore moins de s'en tenir aux courtes vues des études chinoises ou de la sinologie en langue anglaise. Toute cette vénération pour les publications en anglais reflète précisément ceci : les autorités de Beida n'ont pas la moindre idée de ce qu'est la véritable ouverture internationale et la mission civilisatrice de la recherche en langue chinoise, ni la moindre idée de ce que nos chercheurs poursuivent eu égard à la recherche occidentale et à la pensée chinoise. Or, en réalité cette « idolâtrie de l'anglais » ne repose en rien sur une estime et une étude de la tradition intellectuelle de langue anglaise, mais seulement sur un anglais passe-partout – de fait cette fois-ci les critiques les plus sérieuses et les plus percutantes du projet « Yenching Academy » sont tout d'abord venues d'excellents spécialistes du département d'anglais de Beida.

Tout simplement, si tous les universitaires chinois, qu'ils étudient la Chine ou l'Occident, doivent écrire et publier en anglais, cela revient à dire que la Chine n'a plus sa propre pensée, recherche et culture en chinois, et évidemment il n'y a plus lieu de parler du progrès culturel de la Chine, ni du *soft power* culturel de la Chine. A cette époque d'internationalisation des universités et de globalisation de l'anglais, c'est là un danger très réel et qui est déjà à nos portes – sans en avoir l'air et en douce, chaque université pousse à la publication de travaux en anglais (c'est ainsi qu'il faut chaque fois l'évaluation de huit experts hors de Chine, signe que seuls les travaux en anglais sont de haut niveau, etc.). Objectivement, c'est entraver, voire tuer, toute créativité intellectuelle ou culturelle en chinois.

Aussi faut-il insister : l'émergence de la Chine implique nécessairement une extension des droits de la langue chinoise, non un renforcement de la domination de l'anglais. La renaissance de la civilisation chinoise doit s'exprimer en langue chinoise, non avec des Yes/OK/Wow. En termes simples, le Rêve chinois est un rêve en chinois, et non en anglais ! Quoiqu'en pensent les présidents d'université de formation scientifique, s'ils adhèrent vraiment au Rêve chinois, ils doivent être alertés et s'opposer à l'anglicisation totale des universités chinoises. S'ils espèrent pour de bon la renaissance de la civilisation chinoise, ils doivent se rendre compte que toute atteinte au statut académique du chinois, et la négation de sa légitimité, n'est rien d'autre que bannir de nos universités la langue chinoise et même la Chine tout court. Si Beida prend l'initiative d'une anglicisation totale et d'un rejet total du chinois, les autres universités feront de même à qui mieux mieux ; autrement dit, c'est la Chine même qui sera exclue de nos universités – une exclusion encore plus fatale et subversive que celles des indépendantistes de Taiwan ou de Hong Kong, car comment parler d'une renaissance de la civilisation chinoise avec une telle subversion, une telle auto-colonisation culturelle ! Bref, la question posée par le projet d'anglicisation à fond de Beida n'est pas de savoir s'il faut « internationaliser » ou non, c'est d'abord la question cruciale : une université « chinoise » ou « non-chinoise » ?

Nous pouvons seulement espérer que les autorités de Beida ont simplement été prises de court par l'urgence de « l'internationalisation », et qu'elles ne sont pas insensées au point de soutenir : « l'anglais est nécessaire au Rêve chinois », « l'articulation de l'identité culturelle de la Chine » doit se faire « en dehors de la langue chinoise ». Nous espérons simplement qu'elles comprennent une vérité de bon sens : le fondement et l'âme d'une civilisation résident en sa langue et son écriture ; le chinois est précisément ce qui fait vivre la culture chinoise. Sans la langue chinoise, que reste-t-il de notre civilisation ? Il est évident que les « études chinoises » en Chine, et à Beida, doivent se faire en chinois. L'université de Pékin est le sanctuaire de la culture et de l'éducation en Chine : il va sans dire que Beida doit être de langue chinoise. Sinon, que restera-t-il de l'université de Pékin ?

(...)

V. *Les « études chinoises » ont-elles encore besoin des importations occidentales ?*

En fait, nous pouvons déjà prévoir que, devant les protestations à l'intérieur comme à l'extérieur de l'université, le « projet d'une académie-concession étrangère » ne peut que faire machine arrière pour finalement ne jamais voir le jour. Premièrement, « la concession étrangère » ne doit pas occuper Jingyuan² ; comme 90% des étudiants y sont opposés, l'administration ne peut ignorer cette indignation de masse et donc n'a pas le choix. Deuxièmement, il faut revoir à la baisse les bourses dorées des « étudiants de la concession étrangère » pour éviter toute critique de cette extrême inégalité en matière d'éducation. Troisièmement, il faudra probablement allonger la durée des études à la « Yenching Academy », il en va du bon renom de Beida. Quatrièmement, les autorités devront certifier aux professeurs de l'université que cette maîtrise d'un an ne constitue en rien un projet d'ordre académique. Cinquièmement, désormais les autorités ne devront plus dire que cette maîtrise non-académique représente « la plus importante avancée stratégique de Beida depuis le début du XXI^e siècle » – ce qui est foncièrement une absurdité.

Avec ces cinq mises au point, du « projet Yenching » il ne restera que le nom, et ce ne sera au plus que le « dada » des autorités de Beida. Pour sauver la face, ils pourront aller par exemple à Shaoyuan³ et y établir à leur cœur défendant rien qu'un « programme d'éducation continue » non académique. Mais, si c'est le cas, nous devons affirmer très sérieusement qu'il n'est pas question d'embaucher, comme les autorités l'ont annoncé, de vingt à quarante experts anglophones de l'étranger à des salaires comparables à ceux des professeurs de Harvard ; il n'est absolument pas possible de recruter à prix d'or plusieurs dizaines de professeurs pour un programme non académique et seulement d'une année : ce serait non seulement un énorme gaspillage, mais aussi une insulte aux travaux académiques ainsi qu'aux professeurs de Beida.

Il y a aussi un problème encore plus fondamental : dans le domaine des « études chinoises », la Chine a-t-elle encore besoin de l'Occident ? Tous ceux qui de par le monde font des recherches

² Jingyuan 静园, un parc avec certains bâtiments en style traditionnel qui faisaient partie de l'université protestante Yenching et qui abritent maintenant des départements et centres de recherche en sciences humaines.

³ Shaoyuan 勺园 section du campus de Beida où a été construit en 1981 une résidence pour les professeurs et étudiants étrangers.

sur la Chine doivent passer par le chinois et être à même de communiquer en chinois avec les experts chinois : sinon, quelle qualification ont-ils en tant que « spécialistes de la Chine » ? Si Beida ne maintient pas que le chinois est la condition fondamentale pour des recherches sur la Chine et se lance dans des « études chinoises en anglais », c'est du sabotage pur et simple. Que dans le reste du monde l'anglais, et non le chinois, soit requis des « spécialistes de la Chine », n'est-ce pas là faire fi des modalités et des standards académiques les plus élémentaires ? A moins d'ensorcellement par un démon linguistique, comment la règle de publier en anglais les recherches sur la Chine peut-elle constituer un impératif « d'excellence » ? Comment peut-on par principe aller d'abord en Occident pour recruter des spécialistes de la Chine ? Comment est-il possible de dire que les occidentaux « spécialistes de la Chine » sont supérieurs à ceux en Chine même et donc méritent un plus haut salaire ? N'est-ce pas d'abord en Chine qu'il faut recruter des spécialistes en études chinoises ? A notre avis, ces dernières années Beida et nos 985 autres universités ont formé beaucoup de docteurs en lettres et en histoire chinoises tout à fait remarquables et dont l'expertise dépasse de loin celle des docteurs formés en Occident. Quelle raison y a-t-il de ne pas en premier se tourner vers toutes ces compétences que nous avons formées au prix de grands efforts ... sinon cette « tyrannie de l'anglais » ?

(...) En réalité, dans le domaine de recherches sur la Chine, à quelques exceptions près, Beida et nos 985 universités n'ont nullement besoin de recruter des spécialistes occidentaux, car en ce domaine ou en sinologie l'Occident ne nous est en rien supérieur. Pour ce qui est des études sur la Chine, la phrase bien connue du professeur Xin Deyong (« A Harvard il y a un professeur qui fait le compte ; nous pouvons les égaler ») n'est pas une fanfaronnade, c'est la conviction commune de bon nombre de gens compétents. La vérité est qu'en matières d'études chinoises en Occident, hormis un petit nombre de chercheurs de grande qualité, la grande majorité ont surtout un bon anglais et beaucoup ne font que rapporter ou traduire des acquis bien connus en la matière. Il est bien connu aussi qu'au sujet de la Chine contemporaine, toutes sortes d'idéologies culturelles et politiques viennent biaiser le regard des experts occidentaux. Quant à tous ces livres et thèses de doctorat remplis de théories et de terminologie à la mode, cela ne vaut généralement pas grand chose, c'est même souvent nul ; les nouvelles théories et terminologies sont autant d'ornements cachant une insuffisance de formation et d'étude, ainsi qu'une absence de réflexion. Seuls ceux qui n'y connaissent rien peuvent porter aux nues ces travaux sans valeur.

C'est évidemment tout d'abord dans le domaine des « études chinoises » qu'il faut et qu'il est possible de mettre terme à toutes ces études à l'étranger et qu'il n'est plus nécessaire « d'importer de l'étranger ». Si Beida n'est pas assez sûre d'elle-même pour ne plus dépendre de ces « importations » en « études chinoises », mais au contraire n'hésite pas à croire qu'elle a besoin indéfiniment de ces importations, eh bien quel espoir a encore Beida de devenir un jour une grande université mondiale ? Avec ce sentiment d'infériorité, elle ne sera jamais qu'une université de troisième catégorie. Tout récemment, un message circulait sur l'internet : « Alors que certains étudiants ont refusé l'université de Hong Kong et opté pour Beida, certains dirigeants de Beida s'emploient à transformer Beida sur le modèle de l'université de Hong Kong ». Voilà qui dit tout ! Et si nous ne pouvions pas ne pas écrire cet article, c'est justement que nous sommes inquiets : l'objectif des réformes en cours n'est pas que Beida devienne la Beida de Chine, ni même d'en faire la Harvard de la Chine, mais bel et bien d'en faire « l'université de Hong Kong à Pékin » ou encore un campus anglophone de troisième catégorie.

VI. *L'époque du « savant chinois »*

Lors de la réforme de Beida en 2003, nous avons publié « 90 années de réflexion sur l'université en monde chinois ». C'était il y a dix ans, et il se trouve que 2014 marque le centième anniversaire de l'article de Hu Shi ⁴« Halte aux études à l'étranger ! » et les problèmes que nous mentionnions il y a dix ans restent bien actuels et n'en sont que plus urgents. Annonçons donc encore comme il y a dix ans la venue de « l'époque du savant chinois » :

« Une grande université a nécessairement son esprit, mais cet esprit repose sur quelque chose, il s'insère dans une communauté politico-culturelle qui se veut autonome et indépendante. Il n'y a pas de doute que l'esprit des universités chinoises d'aujourd'hui se greffe sur ce sentiment de Hu Shi, qui étudiait à l'étranger il y a quatre-vingt-dix ans : *« Pays vieux de plusieurs millénaires, pendant si longtemps à la tête de la civilisation en Asie orientale, et tout à coup se retrouvant comme un vassal en quête d'instruction, un « pays d'écoliers », une Honte aux yeux de l'univers, Honte sans égal ! Etudes à l'étranger, Honte de mon pays ! »* Le véritable esprit et la vitalité des universités en Chine aujourd'hui réside tout entière dans la prise de conscience de cette Honte. Il s'agit d'espérer l'indépendance, l'autonomie et la renaissance spirituelle d'une grande civilisation. Pour ceux qui font leur cette attente, leur point de départ est nécessairement notre langue et notre écriture et à coup sûr pour eux la période à venir sera celle du « savant chinois ». Les plus brillants de nos jeunes doivent en être convaincus : c'en est fini de nos jours de tutelle, de cet interminable apprentissage à l'école de l'étranger. »

@

⁴Hu Shi 胡适 (1891-1962)